

Théâtre expérimental au Rideau Vert *L'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons*

Alexandre Cadieux

Numéro 132 (3), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65231ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cadieux, A. (2009). Compte rendu de [Théâtre expérimental au Rideau Vert / *L'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons*]. *Jeu*, (132), 23–25.

L'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons

D'APRÈS L'ŒUVRE DE PAUL ZINDEL / TRADUCTION ET ADAPTATION MICHEL TREMBLAY

MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR, ASSISTÉ DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT / SCÉNOGRAPHIE PIERRE-ÉTIENNE LOCAS

COSTUMES CYNTHIA ST-GELAIS / ÉCLAIRAGES LOU ARTEAU / MUSIQUE ALAIN DAUPHINAIS

AVEC SYLVIE DRAPEAU (BÉATRICE), ÉMILIE BIBEAU (RITA), CATHERINE DE LÉAN (MATHILDE),

GENEVIÈVE SCHMIDT (JEANNINE) ET SUZANNE MARIER (MÈRE).

PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU 24 MARS AU 18 AVRIL 2009.

ALEXANDRE CADIEUX THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL AU RIDEAU VERT

On associe rarement le Théâtre du Rideau Vert à l'expérimentation. L'établissement dirigé par Denise Filiatrault cache peu ses visées populaires en programmant des spectacles telle l'inoffensive adaptation de *la Vie devant soi* de Romain Gary ou des comédies musicales comme *le Violon sur le toit*, pour ne parler que de la saison 2008-2009. L'exception que semble constituer les cartes blanches accordées au metteur en scène Alexandre Marine, auteur scénique d'un magnifique *Marie Stuart* de Schiller en 2007¹, confirmerait cette règle.

Au printemps 2009, la vénérable institution de la rue Saint-Denis programmat une relecture de *L'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons*, pièce créée au Théâtre de Quat'Sous en 1970. On inscrit souvent son auteur, l'Américain Paul Zindel (1936-2003), dans la lignée du théâtre réaliste américain de Tennessee Williams. Si on a reconnu à l'adaptateur et traducteur Michel Tremblay et au metteur en scène René Richard Cyr un certain nombre d'audaces formelles dans leurs disciplines respectives au fil des années, on ne saurait les classer dans la mouvance expérimentale où se côtoient ceux qui, à l'instar des Ronfard,

Gravel et compagnie, tentent de remettre en question les codes de la représentation théâtrale.

Pourtant, il y avait bien expérience, et même expériences, sur la scène du Rideau Vert en ce mois de mars. La première d'entre elles, présente dans le tissu dramaturgique, est d'ordre scientifique : la jeune Mathilde, 14 ou 15 ans, « à moitié génie » si l'on se fie aux commentaires sarcastiques de sa mère, a planté des graines de vieux garçons² préalablement bombardées aux rayons gamma. L'adolescente, sur le conseil de son professeur de sciences adoré³, participe à l'expo-sciences de son école afin de présenter ses résultats : selon l'intensité des radiations auxquelles elles ont été soumises, certaines graines ont produit des fleurs de taille normale, alors que d'autres affichent des mutations ou une surcroissance stupéfiantes ; quelques-unes n'ont finalement accouché que de fleurs naines, atrophiées...

1. Les services de Marine ont également été retenus pour la saison 2009-2010, au cours de laquelle il s'attaquera à *Un tramway nommé Désir* de Tennessee Williams.

2. Dans la version originale de Tremblay, publiée chez Leméac en 1970, les deux mots sont joints par un trait d'union. Il s'agit en fait de soucis (ou œillets d'Inde), cette fleur assez commune de couleur orangée qui dégagerait une odeur de renfermé, d'où le surnom de vieux garçons...

3. Une profession que pratiqua Zindel lui-même, avant d'entreprendre une carrière d'écrivain en 1964 avec *The Effect of Gamma Rays on Man-in-the-Moon Marigolds*.

La science, ici, renvoie cruellement à la sociologie. Cette école que fréquentent Mathilde et sa sœur Rita, et qui accueille également leur mère Béatrice dans sa jeunesse, constitue elle aussi une chambre d'ionisation où de jeunes pousses sont soumises à différentes doses d'incompréhension, de moquerie et, parfois, d'un peu de réconfort. L'établissement représente aussi en microcosme cette classe populaire dépeinte par Michel Tremblay dans *les Belles-Sœurs*, *En pièces détachées* ou encore *À toi, pour toujours*, *ta Marie-Lou*, un milieu où l'impuissance et l'ignorance, en un cycle sans cesse répété, engendrent la mesquinerie, la jalousie, la peur de l'Autre et le mépris de la connaissance.

L'isolation de la chambre d'ionisation, Béatrice l'a également reproduite chez elle, dans l'ancienne boutique qui lui sert de maison et où se passe l'essentiel de la pièce. Cette fille de commerçant qui vendait des légumes à la criée, ancienne danseuse de talent et sorte de vedette locale, vit désormais dans un état de semi-reclusion avec ses deux filles et une vieille dame un brin sénile que Béatrice héberge pour quelques dollars par mois. Du papier journal recouvre l'ancienne vitrine ; dans la mise en scène de René Richard Cyr, le monologue de Mathilde qui inaugure la pièce était d'ailleurs livré derrière un vaste mur de journaux d'où seul le visage de la comédienne Catherine De Léan émergeait. En le déchirant, on révélait l'espace scénographique conçu par Pierre-Étienne Locas, qui reprend l'idée de la chambre d'ionisation : l'appartement est une boîte légèrement plus petite que le cadre de scène dans lequel elle s'insère. Surélevée sur ses fondations, elle s'orne au plafond de dizaines d'ampoules électriques qui renforcent l'aspect « incubateur » du lieu.

À propos de l'apparence fort négligée de la maisonnée, Tremblay précise « qu'on doit sentir qu'elle découle d'un processus héréditaire chez les occupantes de la maison⁴ ». On en revient à ce cycle, difficile à briser, de la pauvreté et de l'exclusion, un sujet qui malheureusement ne sera pas passé de mode avant longtemps. Ainsi, si le texte de Tremblay compte plusieurs ancrages dans les années 60, ce qui, dans la production, trouve notamment écho dans les costumes colorés dessinés par Cynthia St-Gelais, son propos reste d'une navrante pertinence.

Des critiques ont souligné l'extravagance du jeu de Sylvie Drapeau dans le rôle de la mère. La comédienne, il est vrai, n'y va pas de main morte : plus grande que nature, sa Béatrice, malgré quelques zones sensibles qui se révèlent dans des moments-clés, s'agite comme un pantin et s'exprime de manière criarde. Pour certains observateurs, ce ton jugé burlesque réduisait la portée du texte, probablement parce qu'il constituait un frein à l'identification au personnage. Je préfère croire pour ma part que le metteur en scène, faisant pleinement confiance à son actrice, a invité celle-ci à explorer de nouveaux états de jeu, à tester les limites du rôle et du public, à se laisser inspirer par le

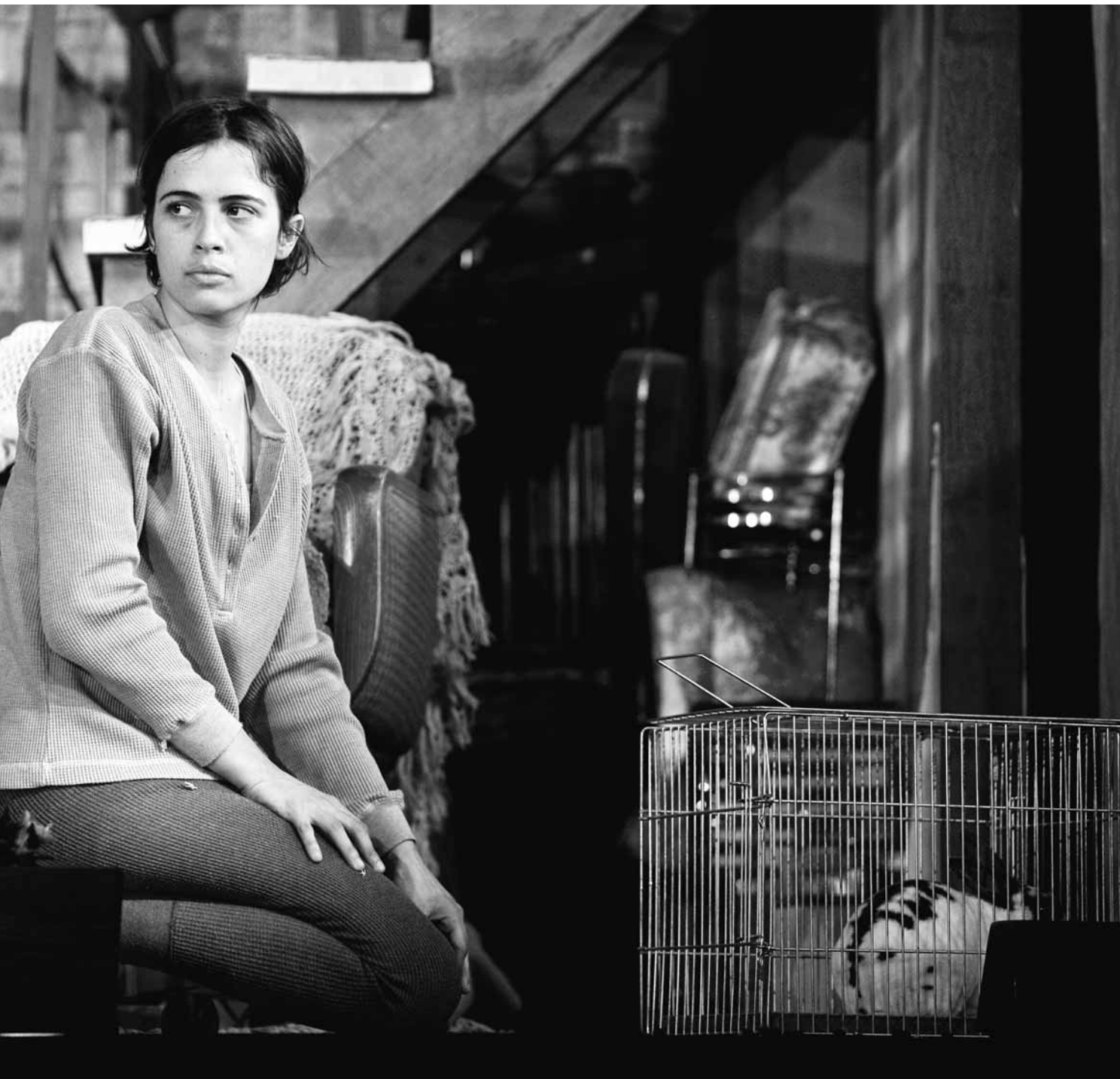
moment présent, bref, à conduire elle-même sa propre expérience. Prise dans une scénographie chargée, sous les chauds rayons des projecteurs, Drapeau compose une figure qui, comme la fleur naissant de la semence irradiée, s'avère hypertrophiée. Concernant l'humour, il est vrai que la production, fidèle au texte, n'en manque pas : par exemple, la comédienne Geneviève Schmidt est hilarante dans sa brève scène où, incarnant la rivale de Mathilde, elle explique comment elle a tué et écorché un chat pour en reconstituer le squelette. La causticité et le ton grinçant de l'ensemble ne m'ont pas semblé pour autant détourner le sens du discours, bien au contraire.

La Rita d'Émilie Bibeau apparaît d'emblée comme la digne fille de sa mère : gueularde, vulgaire, peu encline aux études, parfois obsédée par l'opinion que les autres se font d'elle et de sa famille. La comédienne réussit par contre à bien rendre les nuances du personnage, notamment son admiration pour sa jeune sœur, suscitée davantage, il faut bien le dire, par l'honneur que représente le fait d'être finaliste dans un concours que par le réel travail de sa cadette. Bibeau et Drapeau font preuve d'une chimie convaincante en donnant corps et voix à ce mélange d'amour et de répulsion qu'éprouvent mère et fille l'une envers l'autre. « Pourquoi t'as honte de moi ? » demande la première en baissant les yeux, devant sa génitrice qui ordonne à sa fille de rester à la maison pour surveiller la pensionnaire le soir du fameux exposé scientifique de Mathilde. « Veux-tu savoir pourquoi j'y vas ? » demande Drapeau en Béatrice, grimée pour l'occasion comme pour un soir de gala et prête à affronter, fait rare, le monde extérieur. « En quequ'part en arrière de ma cervelle d'oiseau, pour la première fois de ma vie, je sens de l'orgueil pour quequ'chose ! Jésus-Christ ! Pis tu veux me voler ça, p'tite bâtarde⁵ ! » Comme ailleurs chez Tremblay, la cruauté, au même titre que le langage, témoigne de l'aliénation et de l'impuissance des individus.

Finalement, Catherine De Léan donne à Mathilde une étrange couleur en s'inspirant de la curiosité, de la candeur et de la soumission du personnage. Sa jeune adolescente semble avoir encore un pied dans l'enfance, petite chose porteuse d'espoir prise entre la mère perdue depuis des lustres et la sœur qui semble perdue d'avance. Le regard doux et les hautes pommettes de la jeune actrice ne sont pas sans rappeler le visage de Frédérique Collin, qui créa le rôle au Quat'Sous. « Mais le plus important, je crois, clame De Léan/Mathilde alors que les éclairages baissent en intensité et que la représentation se termine, c'est que cette expérience m'a prouvé que je pouvais devenir quelqu'un moi aussi... Je suis importante ! » Même plantée dans un terreau qui semble peu fertile, la fillette, exposée à une dose judicieuse de bonté et d'encouragement, paraît apte à porter des fruits et à s'extraire de l'éternelle et désolante spirale. ■

4. Michel Tremblay, *l'Effet des rayons gamma sur les vieux-garçons*, d'après l'œuvre de Paul Zindel, Montréal, Leméac, 1970, p. 11.

5. *Idem*, p. 60-61.



L'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons (Théâtre du Rideau Vert, 2009). Sur la photo : Catherine De Léan (Mathilde). © François Laplante Delagrave.